

Danielle Cohen-Levinas

La tristesse du roi

A la mémoire de Maurice

LE PASSAGER CLANDESTIN

Dans l'écrit brume notation
Déroulé page le cahier
Enroulé ligne le tracé
De voir à lire fixation.

L'indice cabre le silence
Saisi le blanc échevelé
Signe bavard pour claudiquer
L'entre hiatus et arrogance.

Tracé amer et prolongé
Dedans devant au-delà d'elle
Agi autrui et posé tel
Qu'énoncé lettre sublimée.

Urne de temps et de lenteur
A peine glisse dans les yeux
Ange détourné dans le creux
D'une once de mot penseur.

Villa Medici, 1992.

LE BADELINGUE

Brièvement esseulés
Les reliquats exorbités
De quoi ?
L'éternité.

Amèrement pliés
Comme des linges dérangés
Par quoi ?
L'éternité.

Soudainement figés
Désirs déployés
Vers quoi ?
L'éternité.

Il flotte, il est dérapé.
Par terre assis et apeuré
Sur quoi ?
L'éternité.

Et la mémoire se tait.
Et l'oubli étonné
De quoi ?
L'éternité.

Villa Medici, 1992.

DEDANS

Infuse admise la naissance
Du présent à sa finitude
A liquéfié le pas des stances
Et gestes d'heures qui s'éludent.

Indemne étrange et vacillé
Comme des murs amoncelés
Briques bitumes cimentées
A peine incurvées effacées.

Éparse vive sur les nuits
Longe les affres corridors
Pierre de son souffle de bruit
Happer le silence du mors.

Villa Mediciis, 1992.

MON A

Le chant de l'autre est entré
Par la porte des syllabes
Et idée sur le visage
Ouïe le rythme à déliter.

Qu'annoncer les folles clefs
Des mots substance mythique
La rime arrimée cyclique
Souterraine instantanée.

Voix exacte repentir
Dunes traces rituelles
Entre le voir et le dire
Doctes yeux fussent pour celle

Allusive combattante
Il n'y a de toi à moi
Qu'axe ajourné d'une loi
Lente l'encre qui nous tente.

Villa Mediciis, 1993.

IL CANTO

Les emblèmes épiques du canto
Ont trouvé leur place chez lui,
L'abri des journées inversées
Quand dehors il n'y a plus de pluie.
Il s'est souligné en partant
Comme une signature informe,
Le canto n'a pas de mémoire,
Il fuit. Il ne dort pas. Il imagine que les hommes
Ont une ressemblance divine.
Il n'est pas de ce monde.
Et le monde le lui rend bien.
Il s'est installé sous la terre,
Sur le ciment argenté
Des foules, des dieux, des lieux
Qui désirent sa présence et son essence.
Canto à la ligne.
Quand il pleure, il oublie.
Et quand il rit, il oublie encore.
C'est pour avouer la voix traînante
Qui continue sans lui.
Ici, c'est la désolation magique
D'un murmure étranger à ce qu'il prononce.
Ici, c'est le passage de l'identique à la différence.
Le canto est parmi eux.

Villa Medici, 1993.

LA CIME DES MOTS

Je me suis établi en plaine de Dieu.
Il n'est pas mon alter ego.
Il est un linéament de feu
Que l'on égrène mot à mot.

J'ai pourtant veillé à le perdre,
Les couloirs n'ont pas de portes.
Et le voleur plante son cèdre
Dans l'obscurité des cohortes.

Alors j'évite les hauteurs,
Elles sont des leviers idoines.
Le gouffre âpre des odeurs
D'idées vétustes pour les moines.

Balise induite du sommeil,
Les caprices n'ont pas de lieu.
Éprouver masque de linceul
Pour effleurer pieux et épieux.

Villa Medicis, 1993.

LA DÉESSE EN CHAUSSURES

Les deux pieds tournés vers le ciel
Elle marchait tête alanguie.
En guise de parapluie,
Ses chaussures.
Les cailloux sautaient sur ses jambes
Et ses yeux ricochaient le sol,
Caïeu de godillots malingres,
Graciles.
Les mains renflaient la route
Comme deux astres voyageurs,
Les lointains dans la poche grise,
Unis.
A porter de ses doigts
Les ridules de sa couronne
S'accoudaient sur le bord du vent
Ailé.
Le sommeil au bout de son bras
Attaché aux semelles plissées
Hantait les arbres.
Recouvert d'une boue de rêve
La Déesse retire ses lacets,
Dormir.

Paris, 28 août 1995.

BLEU-SANG

Les usines sont descendues au fond des yeux,
Ivresse rouge et colère bleu,
On a ceuilli le dernier sourire,
Il lui tardait d'en finir.

Le ciel a allumé la lampe pour voir
Dans la nuit si nous étions là.
Nous étions si souvent partis
Qu'il n' a rien dit.

Nous ne reverrons pas les pleurs
Que versait l'herbe rouge,
L'infâme construit des trous
Aussi consommables qu'un coeur.

Villa Medicis, 1993.

LE BRUIT DES ANGES

Il est descendu il est descendu.
Et la voix s'est maintenue vers le ciel, en direction des anges.
Eux n'ont pas voulu joindre leur secret aux nôtres.
Ils sont restés, étendus sur l'idéal de nos fantasmes.
Ils ont continué à pointer l'avenir auquel nous sommes destinés.
Nous n'avons pas bougé nous n'avons pas bougé.
Nous aimons la lâcheté au point qu'elle finit par nous aimer,
par nous convaincre d'avoir peur du haut et du bas.
Nous sommes condamnés à nous maintenir au milieu.
Et les anges le savent.
Ils le savent si bien que le sonar affecté à leur voix
agit sur notre âme alors même que nous sommes morts
et que nos prières sont illisibles à quiconque veut les entendre.
Nous sommes scellés à la conscience de notre disparition. Que les anges
doivent rire de nous.
Qu'ils rient.
Je les entends si bien, si vite, si efficacement,
que tout le désir du monde est tendu vers cette cécité si peu silencieuse.
Eloquence non déchiffrable, nous n'irons plus au bois.

Cabourg, 4 août 1994.

EURYDICE ET QUASIMODO

C'est cela seulement que nous sommes venus chercher.
Le mythe grec nous a trompé.
Eurydice, dans l'intimité du chant d'Orphée, n'est pas revenue des enfers.
Elle n'y est pas non plus restée.
Son lieu d'habitation a si peu d'importance.
Nous sommes venus par la force des choses.
Le destin ne nous a pas accompagné.
Il était occupé à séduire les fondements de toute origine.
Corps fermé aux augures du présent,
Il nous fallait fuir, retrouver la chair et les livres,
Abandonner les pleurs à la tristesse du roi
qui cachait tant son visage.
Ce qu'il donne à voir, ultime prose de ses désirs,
Nous le sommes. L'ombre ne nous l'a pas râvis.
Orphée continue à fabriquer le mythe auquel nous survivons.
Quasimodo veille à ce que la beauté sur terre
Règne sur les lambeaux de corps.
Nous sommes venus approcher la descente
dissimulée derrière le visage du roi.
Tant de tristesse ne peut que nous accomplir.
Eurydice est prête.

Cabourg, 6 août 1994.

SONGE

A peine s'était-il reconnu
il est tombé fort sur la pluie,
Ramasser tête mouillée
Avant une autre vision.

Si possible soyez à l'heure
Le déluge ne parle pas,
Il est fier il est insolite
Il est.

Encore que sur vos chapeaux
On pourrait y inscrire un nom,
Pancarte indicible debout
Éprouvée.

Ligne droite détaché
Faux horizon maculé,
La promesse s'est avancée
Sans argument.

Paris, avril 1994.

LA TRISTESSE DU ROI

Le visage du Roi est mort,
Et les yeux de sa reine
Ont traversé comme une flèche le monde.
Ils n'ont pas trouvé le repos dit-on.
Ils errent encore
A la recherche d'un dieu caché
Qui saura dessiner de nouveaux contours.
Tristesse et visage
Face contre terre assemblées,
Pour ouïr ensemble
De la poussière.

Paris, 25 août 1995.